



FRANÇAIS : LE CHANTIER LE PLUS URGENT

DE TOUTES LES BAISSSES DE NIVEAU, CELLE CONCERNANT LE FRANÇAIS EST LA PLUS INQUIÉTANTE. CERTAINS ENSEIGNANTS TIRENT LA SONNETTE D'ALARME, TOUT EN PROPOSANT QUELQUES PISTES POUR S'EN SORTIR...

ORTHOGRAPHE LUI REDONNER SES LETTRES DE NOBLESSE

L'expérience, menée il y a deux ans par le ministère de l'Éducation nationale pour évaluer l'évolution du niveau des petits Français en orthographe, est édifiante : soumis à une même dictée – un texte d'une dizaine de lignes –, des élèves de CM2 ont fait en moyenne 17,8 erreurs en 2015, contre 14,3 en 2007 et 10,6 en 1987. Une baisse de niveau qui va de pair avec le manque de considération général de notre société pour l'orthographe.

« Il suffit de regarder les copies du bac des élèves pour mesurer l'ampleur du désastre ! » renchérit Fanny Capel, présidente du collectif Sauver les lettres, qui dénonce l'extrême indulgence des correcteurs. Ces derniers n'ont d'ailleurs pas vraiment le choix. « En général, lorsqu'il y a moins de 10 fautes, on nous demande de ne pas appliquer de sanction. Ensuite, on compte 1 point en moins toutes les 10 fautes. Dans tous les cas, on a pour consigne de ne pas enlever plus de 3 points à cause de l'orthographe. » En ce qui concerne le nouveau brevet des collèges, mis en place cette année, l'orthographe ne compte que pour 5 points sur 50 dans l'épreuve de français. Celle-ci étant elle-même marginalisée : 50 points, sur un total de 700 points !

Résultat : « Les fautes, aujourd'hui, sont partout », souligne Michel Fayol, auteur de *L'Orthographe* (PUF). Dans les rapports de stages d'étudiants, les courriers électroniques échangés en entreprise et même dans les journaux, qui se débarrassent de leurs correcteurs. Mais rares sont ceux qui s'en émeuvent. Au sein même de l'Éducation nationale, l'exigence n'est plus la même. « Les modalités de recrutement des enseignants reposaient autrefois sur leur capacité à écrire sans erreur. Ce qui est de moins en moins le cas », poursuit le professeur.

A l'origine de la chute de niveau, la baisse du nombre d'heures consacrées

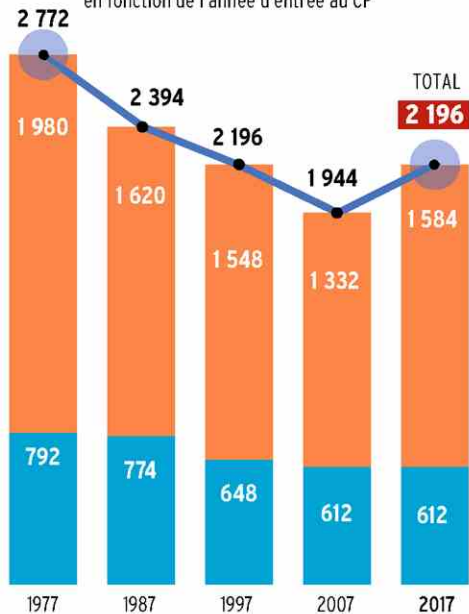
M. GÉNEL/PICTURETANK



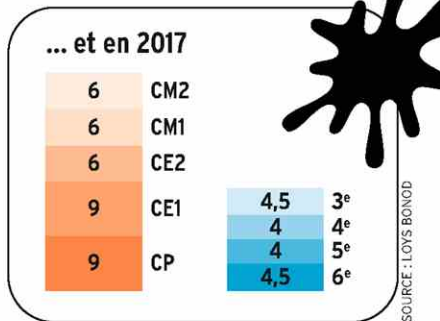
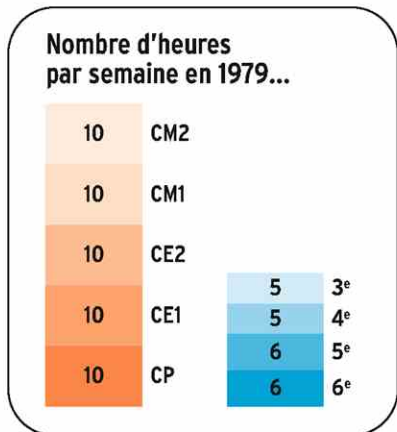


Le nombre d'heures de cours de français a chuté de 20% en 40 ans

Nombre d'heures de français cumulées (primaire + collège) en fonction de l'année d'entrée au CP



Source : sau.v.net/laviemoderne.net



à l'apprentissage de l'orthographe. Car il n'y a pas de secret : pour que les règles deviennent des automatismes, il faut s'entraîner, écrire, répéter encore et encore. Au moment de la mise en place des nouveaux programmes, Najat Vallaud-Belkacem avait promis de rendre obligatoire la dictée quotidienne. Les textes sont loin d'être aussi clairs. En cycle 2 (du CP au CE2), ils se contentent de recommander des « dictées courtes sous une forme variée, pratiquée de manière rituelle et de modalités récurrentes ».

Pas étonnant, dès lors, que de nouveaux organismes privés surfent sur les failles de l'Education nationale. Certains, comme le Projet Voltaire, proposent des logiciels de perfectionnement en orthographe aux établissements scolaires ou des formations privées payantes pour les élèves, à partir du CE1, pouvant déboucher à terme sur l'obtention d'un « certificat ». « Ce sont des sortes de

certifications parallèles. L'équivalent du "First Certificate" pour l'anglais », explique Fanny Capel. Bien sûr, tout cela n'est pas gratuit. Résultat : l'orthographe devient de plus en plus un marqueur et un déterminant social.

GRAMMAIRE NE PAS CRAINDRE LA RIGUEUR

Lorsqu'on étudie de plus près cette fameuse « dictée étalon » donnée à des élèves de plusieurs générations, on constate que la majorité des fautes relève de la syntaxe et de la grammaire. L'une des confusions les plus courantes portant, par exemple, sur les terminaisons en « é » ou en « er ». Les nouveaux programmes vont-ils aider à remonter le niveau ? On se souvient de la bataille du prédicat, qui avait fait couler beaucoup d'encre il y a un an, mobilisant les défenseurs et les détracteurs du complément d'objet direct en CM1 dans un affrontement digne d'Hernani. « Mais c'est

un peu l'arbre qui cache la forêt. Les vrais problèmes sont ailleurs », explique Véronique Marchais, professeur de lettres et membre du collectif Sauver les lettres. Selon elle, la grammaire a commencé à tomber en déshérence dès les années 1990. Peu à peu, elle a été reléguée au dernier rang des apprentissages et les programmes, s'ils sont suivis à la lettre, reviennent à inculquer de simples rudiments aux élèves.

Surtout, l'apparition du fameux travail en « séquence », en 1996, aurait totalement désorganisé la pédagogie. Les enseignants ne sont plus censés consacrer un cours entier à un sujet précis et isolé comme « l'adverbe » ou « l'adjectif ». Mais on les encourage à profiter d'une étude de texte pour aborder un point précis de grammaire. Toujours selon cette idée de rendre la leçon moins rébarbative... « Mon expérience prouve exactement le contraire », affirme Véronique Marchais, pour qui cette →



Méthode Comment enseigne-t-on la lecture aujourd'hui ? Une enquête de terrain mériterait d'être menée.

PHOTONSTOP/APP

→ démarche nuit à la fluidité de l'étude littéraire : on ajoute aux difficultés de compréhension du texte celles de la grammaire. Mieux vaudrait, selon elle, travailler sur des passages très courts et isolés, surtout pour des élèves ayant déjà des difficultés de lecture. Et ne pas avoir peur d'étudier la grammaire pour ce qu'elle est, c'est-à-dire un « Lego de la langue », métaphorise Véronique Marchais.

Autre constat édifiant à la lecture des nouveaux programmes : l'amputation pure et simple de certaines conjugaisons ! Ainsi, un élève de cycle 3 – du CMI à la sixième – se contentera de connaître la troisième personne du singulier et du pluriel du passé simple. Raison invoquée : les autres personnes ne seraient plus employées à l'oral. « On se plaint que les élèves n'arrivent plus à lire Molière ou Corneille, mais, en limitant l'accès aux conjugaisons, on les met dans l'incapacité d'accéder aux textes », déplore encore Véronique Marchais. Toujours ce fameux nivellement par le bas.

LITTÉRATURE AVOIR CONFIANCE EN LA CAPACITÉ D'ANALYSE DES ÉLÈVES

La désorganisation des apprentissages, voilà le véritable talon d'Achille des nouveaux programmes. Ceux de 2009 abordaient l'étude des textes littéraires de façon chronologique et donc souvent... logique. « Aujourd'hui, la présentation est tellement confuse que bon nombre de mes collègues avouent continuer de s'appuyer sur les anciens programmes », confie Romain Vignest, président de l'Association des professeurs de lettres. Ceux du cycle 4 (cinquième-troisième), notamment, sont désormais

regroupés par grands thèmes : regarder le monde, inventer des mondes ; vivre en société, participer à la société ; se chercher, se construire ; agir sur le monde. Aux enseignants de faire rentrer les œuvres de leur choix dans l'une de ces cases. Quitte à réduire une œuvre à un seul thème... Beaucoup dénoncent, également, une « dictature du prêt-à-penser » décrétée par les délégués au supplément d'âme des spécialistes en pédagogie. « On a tendance à dire à l'élève ce qu'il doit penser au lieu de l'inciter à penser par lui-même », regrette Romain Vignest. Enfin, l'enseignement de la littérature n'échappe pas à cette dinguerie de l'époque qui consiste à →



Code « Faire ses gammes », une étape indispensable pour apprendre à identifier les mots.

IVERGENCE

À LA UNE DE L'EXPRESS



Discipline La dictée, symbole de l'école de Jules Ferry, n'a pas dit son dernier mot.

DE AGOSTINO LEININGER/AFIP



S. GERARD/RESERVOIR PHOTO

Assiduité Pour que les règles deviennent des automatismes, pas de secret : il faut s'entraîner.

→ mettre sur le même plan tout et n'importe quoi. Extrait de roman, article de journal, page de manga, BD ou même message publicitaire... tout est bon pour intéresser l'élève, que l'on tient pour rétif, par essence, à l'exigence de la langue.

LECTURE REVENIR AU B.A.-BA

Franchement, on croyait la querelle entre partisans de la méthode syllabique et tenants de la méthode globale tranchée depuis longtemps. Et sur le papier, elle l'est ! Dans le courant des années 2000, plusieurs études scientifiques et des conférences de consensus ont souligné l'incongruité – voire la dangerosité en termes d'apprentissage – de s'en

remettre à l'approche « idéovisuelle » consistant à « photographier » les mots et à les reconnaître grâce à leur forme. L'efficacité du « code », qui, lui, consiste à mettre l'accent sur la correspondance entre les lettres et les sons, est aujourd'hui indéniable. Du reste, les nouveaux programmes sont assez explicites : « Au cours du cycle 2, les élèves continuent à pratiquer des activités sur le code dont ils ont eu une première expérience en grande section. [...] Ce sont des « gammes » indispensables pour parvenir à l'automatisation de l'identification des mots. » Evidemment, la démarche doit aller de pair avec une réflexion sur le sens. Elle n'exclut pas non plus la reconnaissance de mots entiers (prénoms, jours de la semaine, « mots outils »...) avant de savoir les déchiffrer. Autres préconisations : faire lire les élèves à voix haute, mener conjointement une activité d'écriture, faciliter la compréhension des textes grâce à l'enrichissement de leur vocabulaire...

Pourtant, le sujet reste éminemment sensible. Il suffit que Jean-Michel Blanquer insiste sur l'importance du lien « graphèmes-phonèmes », en se fondant sur les résul-

tats scientifiques, notamment les travaux du chercheur Stanislas Dehaene (voir l'interview page 38), pour qu'on le soupçonne de réactiver la fameuse guerre entre méthode syllabique et méthode globale. Sur le terrain, une enquête auprès des enseignants mériterait d'être menée pour savoir ce qui est réellement appliqué aujourd'hui. Il y a urgence lorsqu'on sait qu'en fin de collège, 15% des élèves sont en difficulté devant un texte complexe et 3%, en grande difficulté.

Autre chantier destiné à faciliter l'apprentissage de la lecture : la division par deux des effectifs de CP et de CE1 prévue dans les établissements classés en REP (Réseaux d'éducation prioritaire) et REP+. « Certains enfants ont besoin de beaucoup d'entraînement, d'autres moins. Cette solution permettra aux enseignants de mieux s'adapter à chacun », estime le professeur Michel Fayol. Une étude récemment menée sur 1000 enfants de CP démontre que 20% de ceux qui maîtrisent le plus de mots en connaissent 1800 à 2000... contre 180 à 200 mots pour les 20% les moins en avance. « Pour pouvoir déchiffrer et donner un sens aux lettres, il faut pouvoir interroger son dictionnaire mental. Plus celui-ci est riche, mieux c'est », insiste le linguiste Alain Bentolila. Voilà pourquoi l'accent devra être mis sur le vocabulaire dès l'entrée en maternelle. ■ **A. H.**